

Atelier international Tokyo / Taito - Sunmida

Contrastes et franges



Peran Guillaume / Maeva Lavoine / Julien Moulard / Bertrand Nicolle / Ludivine Specht

Selon nombre de commentateurs Tokyo serait une ville chaotique, désordonnée, illisible, dans laquelle il ferait bon se perdre (image héritée de la littérature de voyage, comme les *Chroniques japonaises* de Nicolas Bouvier). En outre, sur ce *topos* se greffent nombre d'appréciations, des plus positives qui font de ce "chaos" un élément identitaire de Tokyo, aux plus sombres qui voient dans ce chaos un "ordre caché" (Bourdier, 1991), celui du capitalisme triomphant et sans scrupule (Berque, 1982). Parfois excessives et unilatérales, ces représentations nécessitent une analyse plus rigoureuse de l'espace urbain. Certes, Tokyo est une ville qui a été plusieurs fois bouleversée dans son histoire et dans sa forme (notamment par le tremblement de terre de 1923, ou les bombardements américains de 1945) ; et qui plusieurs fois a dû renaître de ses cendres (la thématique de la "ville phénix" revient d'ailleurs régulièrement dans les commentaires). Cela fait de Tokyo une ville très évolutive, et structure un rapport au patrimoine fort différent de la conception occidentale. Par ailleurs, à l'exception du plan de remembrement de 1923, Tokyo est une ville qui s'est faite presque intégralement sans outil de planification. Cela tient d'abord - et peut-être surtout - à des facteurs économiques (la puissance publique n'est pas un propriétaire foncier important, ce qui laisse un rôle très important aux acteurs privés), encore exacerbés par l'intégration croissante de Tokyo dans le réseau des villes globales (Sassen, 1991). Cette absence - voire ce refus - de la planification s'explique également par des facteurs culturels (comme la valorisation de l'impermanence dans la philosophie bouddhiste). Par ailleurs, comprendre le fonctionnement de Tokyo suppose de mobiliser sa géographie et son histoire. Déchiffrer Tokyo suppose également d'abandonner, ou du moins de mettre de côté, des points de vue et des concepts trop européens pour comprendre sa spécificité.

Produit d'un "autre système de rationalité" (Barthes, 1977), elle est le fruit d'une longue stratification historique, culturelle, spatiale et sociale. Elle se structure autour de centres, dispose d'importants équipements et infrastructures urbains, et est le théâtre d'intenses et multiples flux (matériels comme immatériels). Tokyo produit des territoires à l'identité marquée : la ville elle-même, dans son ensemble, mais aussi divers sous-ensembles (quartiers, îlots, maisons). Entre ces espaces se dessinent des relations multiples et complexes, faits d'échanges, d'influences, d'ombres portées, voire de conflits. Ces espaces d'interstices, d'entre-deux, d'interfaces contribuent certes à limiter des territoires, mais ils sont aussi le lien essentiel entre eux, la matière qui les relie selon des modalités extrêmement variées. Ils peuvent être liés à des réalités physiques (équipements, infrastructures, réseau viaire), mais se structurent également par le biais d'espaces davantage immatériels et projetés, tels que le paysage, le rythme ou des territoires communautaires. Loin d'être une ville chaotique, l'agglomération la plus peuplée du monde se structure selon une dialectique complexe entre des centres (de différentes natures) et des espaces d'interfaces multiples et complexes, reconfigurée en permanence par de puissantes dynamiques, qui dessinent un motif urbain qu'il s'agira de comprendre.

I - Des identités multiscalaires

1. Les contrastes, produit de multiples identités territoriales ?

La notion d'identité est souvent associée à l'espace urbain. La définition de l'identité est le caractère permanent et fondamental de quelque chose, ce qui le différencie d'autre chose et fait sa singularité. Appliquée à l'espace urbain, il s'agit de trouver des entités qui présentent une logique propre, qu'elle soit économique, sociale, historique, et des caractères stables et reconnaissables auxquels les individus s'identifient. Les entités qui apparaissent se différencient alors les unes des autres, révélant des contrastes à différentes échelles, spatiales comme sociales. Selon Berque (1982), au Japon, l'individualité a en effet tendance à se diluer dans des cellules sociales très fortes : la famille, la communauté de quartier, la cellule professionnelle... A partir de quelle échelle une entité fait donc elle sens, c'est-à-dire se différencie des identités adjacentes ?

2. Les contrastes publics privés : de la maison à la rue

L'espace domestique est très fortement isolé de l'extérieur. On n'y rentre pas tant qu'on n'a pas franchi le *genkan*, sorte de vestibule qui est séparé de la maison par une marche et où l'on reçoit les colporteurs et visiteurs impromptus. On peut penser que la maison a une valeur de "refuge" matériel mais aussi social, car c'est le seul espace dans lequel toutes conventions sociales s'effacent alors que celles-ci sont très prégnantes dans la société et culture japonaise (il y par exemple 59 manières de dire "je" dans l'espace public, alors que ces conventions s'effacent dans l'espace domestique).

Mais la rue n'est pas un milieu hostile, elle est un prolongement de l'espace domestique : entretenue et décorée par ses riverains, elle constitue un espace de rencontres et d'échanges très riche. Au Japon, la distinction entre l'espace public et l'espace privé est en effet très floue. La notion existe pour des raisons juridiques et administratives, mais il s'agit d'une transposition phonétique de "public space" et "private space" » (Berque, 1982).

3. Ilot et voisinage, des identités locales

Il semblerait qu'à la cellule familiale se superpose une cellule communautaire très forte, celle des *chômukai*, des associations, qui rassemblent en moyenne cinquante ménages¹, héritées des communautés rurales. Ces *chômukai* sont des organisations pan-fonctionnelles qui associent la totalité des ménages d'un quartier et répondent polyfonctionnellement aux besoins de la société locale (prévention des catastrophes, aide sociale, ordre public, entretien de l'espace public). Le fort sentiment d'appartenance à cette communauté de voisinage fait naître un espace à très forte identité, à l'échelle de

¹ Open Yokohama, Naka Ward Town News. URL : <http://www.city.yokohama.lg.jp/naka/english/nwtn/nwtn2011/117.pdf> (Consulté le 13 mars 2014)

l'îlot. Le système d'adresse japonais est également significatif de cette appropriation de l'îlot : contrairement aux carrefours les rues ne sont pas nommées, et les îlots sont numérotés. Ainsi, là où en France un nom et un numéro permettent d'indiquer la porte d'entrée du domicile, les Japonais désignent le carrefour, qui apparaît alors comme le seuil vers l'espace domestique.

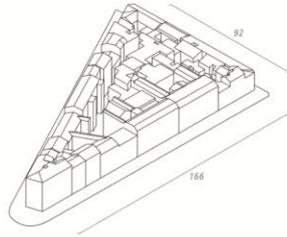
4. Le quartier, juste échelle pour saisir les contrastes ?

Le quartier rassemble plusieurs îlots. Dans la ville telle que nous la connaissons, il présente une morphologie remarquable. Souvent, il se distingue très nettement dans le tissu urbain : quartier ancien, tissu de faubourg... L'îlot est également en général un motif très évocateur d'une ville, comme l'illustrent par exemple l'îlot de Cerdá, l'îlot haussmannien ou le *block* new-yorkais. Ce n'est pas le cas à Tokyo, où le tissu urbain présente une maille régulière mais l'îlot est un ensemble qui peut apparaître aléatoire. L'îlot tokyoïte n'est pas aussi homogène que ces derniers. Il est représentatif d'une différence culturelle, puisqu'en France la construction se fait suivant une logique de façade (l'enveloppe et l'alignement du bâti tendent à primer sur l'usage), tandis qu'au Japon il s'agit d'une logique poteaux-poutres : la fonction est plus importante et le bâti est plus facilement mutable. D'autant plus que les Japonais considèrent pour acquis que leur cadre peut changer très rapidement, du fait des catastrophes naturelles (séisme, typhon), d'un marché foncier et d'une production de la ville aux mains des acteurs privés. De ce fait et de par l'influence bouddhiste, la notion d'impermanence fait partie intégrante de la culture nipponne². Au Japon, le bâti perd de la valeur avec le temps et se renouvelle très vite. Ainsi, la durée de vie moyenne d'un bâtiment est de 26 ans au Japon, contre 44 aux Etats-Unis et 75 ans au Royaume-Uni³.

² Christophe NOYEZ, L'utilisation de concept traditionnel dans l'architecture japonaise contemporaine. 2004, école d'architecture de Toulouse.

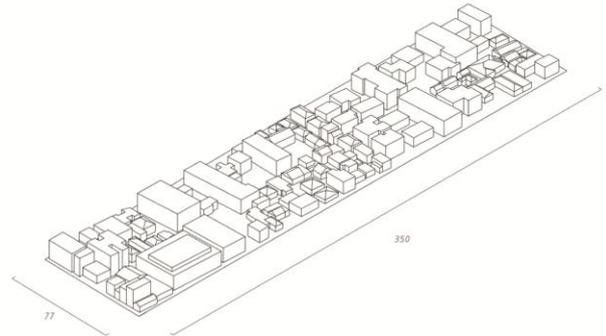
³ Tokyo Capitale post-moderne. Laboratoire Insurrectionnel d'Urbanisme. URL : <http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.fr/2013/01/tokyo-capitale-post-moderne.html> (consulté le 13 mars 2014)

PARIS
 Habitants / km² : 20.552
 Coefficient d'occupation du sol : 4,28



Programmes: Habitat,
 Commerce de détail
 Services
 Niveaux: 5-8
 Rapport bâti / non bâti: 73%
 Personnes par logement: 1,88

TOKYO
 Habitants / km² : 5.400
 Coefficient d'occupation du sol : 1,23



Programmes: Habitat,
 Commerce de détail
 Industrie
 Services
 Niveaux: 1-5
 Rapport bâti / non bâti: 49%
 Personnes par logement: 2,1

Extrait de Livret Chantier 2 - LIN - 2009

A l'instar de la ville occidentale, le quartier se construit autour d'une centralité. Dans le quartier occidental, cette centralité est en général un monument ou une place. Pour le philosophe Pierre Sansot (2004), cette importance accordées aux monuments serait due au fait qu'ils "contrastent avec la précarité de nos existences personnelles. D'autre part ils enrachent le quartier dans l'espace et dans le temps"⁴. En fait, places et monuments apportent une épaisseur historique et symbolique au quartier. Cependant, ce n'est pas le cas à Tokyo. Pour Roland Barthes (1970), "si le quartier est si bien limité, rassemblé, contenu, terminé sous son nom, c'est qu'il a un centre, mais ce centre est spirituellement vide : c'est d'ordinaire une gare"⁵. De la même manière, les infrastructures de commerce (centres commerciaux) ou spirituelo-religieuses (temples) produisent potentiellement des effets de centralité ou de contrastes.

Selon Roland Barthes, le quartier tire une partie de son identité de son nom : "dans cette ville immense, véritable territoire urbain, le nom de chaque quartier est net, connu, placé sur la carte un peu vide (puisque les rues n'ont pas de nom) comme un gros flash ; il prend cette identité fort signifiante que Proust, à sa manière, a exploré dans ses *Noms de Lieux*"⁶. Toutefois, ce point de vue est à relativiser : les représentations cartographiques ont depuis évolué, et les cartes sont aujourd'hui parsemées de pictogrammes, de noms de

⁴ Pierre Sansot, La poétique de la ville. Petite bibliothèque Payot, 2004

⁵ Roland Barthes, L'empire des signes. Points, 2007. p.56 (1ère édition 1970)

⁶ ibid

magasins et autres enseignes, qui constituent autant de nouveaux repères. Ces quartiers existent notamment par leurs fonctions actuelles ou passées : Akihabara est par exemple le quartier de l'électronique⁷ et Ryogoku fut le quartier des sumos⁸ ou par leur héritage historique, puisque certains de ces quartiers datent d'avant 1868, époque où Tokyo était encore Edo⁹. Ces quartiers peuvent avoir une identité plus ou moins marquée en fonction de leur singularité, de leur fréquentation, de leur héritage, etc. Des quartiers tels qu'Asakusa sont notamment l'objet de nombreux articles, notamment ceux de Philippe Pons, et de littérature, comme l'œuvre de Kafu Nigai¹⁰.

3. La ville

Selon Kevin Lynch (1968), l'identité d'une ville passe par sa composition urbaine et par la représentation mentale qu'elle induit¹¹. La ville de Tokyo n'a pas été l'objet d'une planification urbaine, les pouvoirs publics ayant peu d'influence sur l'aménagement. Toutefois, la trame viaire et les grandes infrastructures de transports (gares de métro ou de train, voies rapides ou ferrées suspendues) dessinent la ville. Il serait intéressant de voir, à l'instar du réseau de transports parisien, si les cartes mentales des Tokyoïtes sont influencées par les réseaux. En effet, les cartes mentales des Parisiens sont parfois déterritorialisées et dessinent ce qui est appelée "empreinte du réseau RATP"¹²

Selon Collin Rowe (2002), la ville européenne n'est pas le résultat d'une pensée planificatrice unique¹³. Elle résulte de la coexistence de couples opposés d'objets scénarisés qui ont une fonction claire (monument, place) et de textures qui représentent un tissu urbain quasi continu qui apparaît comme une matrice. Elle est également le produit de l'accommodation de la ville moderne et de la ville historique. Si l'aspect historique de cette définition ne correspond pas à Tokyo, la confrontation d'objets scénarisés tel que la *Tokyo Skytree* et un tissu urbain uniforme constitué par la ville basse peut faire écho à cette vision urbaine.

⁷ Philippe Pons, Les Japonais s'affolent de l'afflux d'investisseurs chinois. Le Monde, 20 février 2011

⁸ Philippe Pons, Quand Tokyo était truculent et raffiné. Le Monde, 5 mars 1984

⁹ *ibid*

¹⁰ Philippe Pons. Tokyo des plaisirs, sur les pas de Kafu. Le Monde, 21 juin 1996

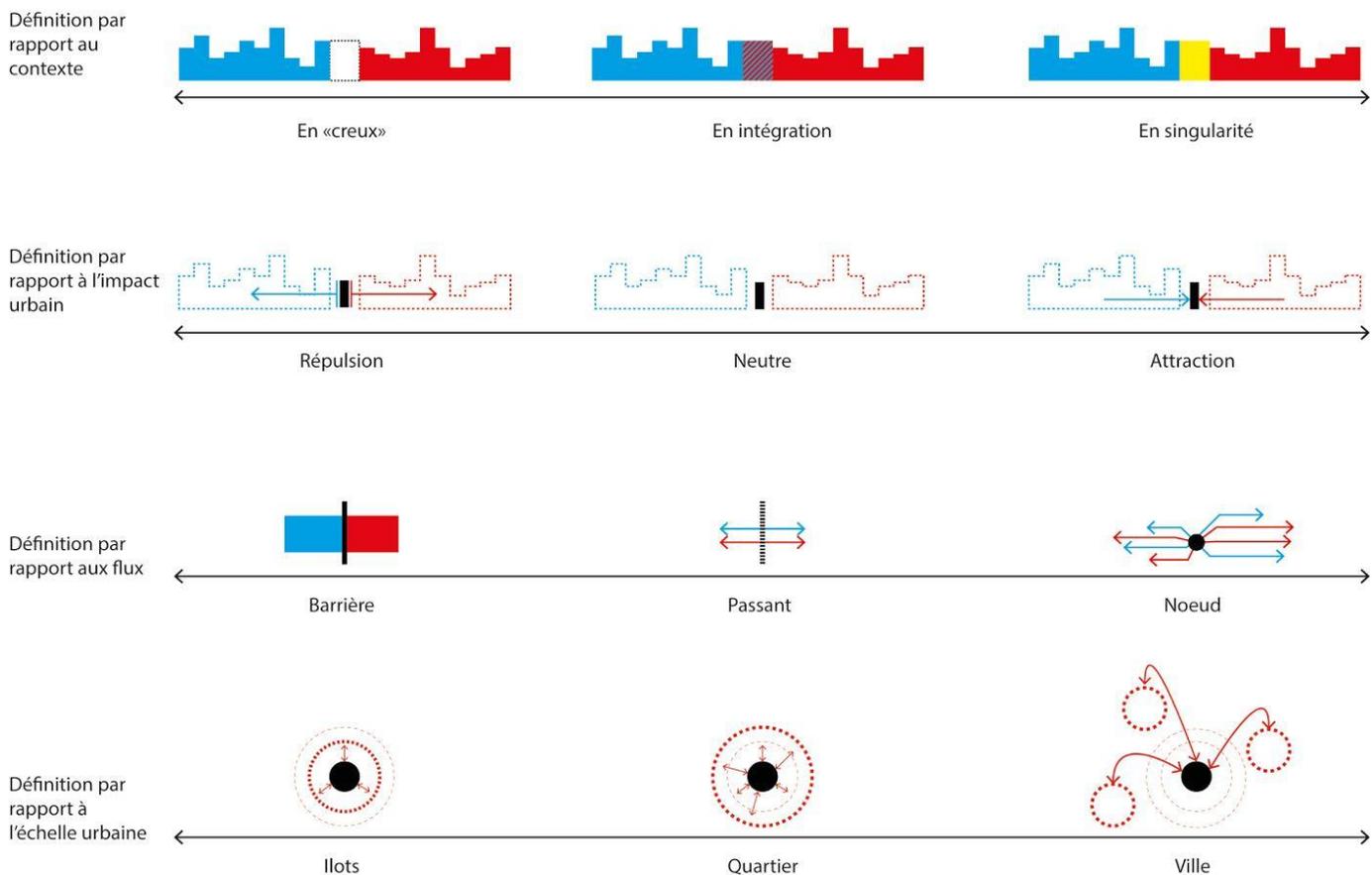
¹¹ Kevin Lynch, L'image de la cité. Dunod, 1968 (Edition originale : 1960)

¹² Valérie POUBLAN-ATTAS. L'espace urbain déformé : transports collectifs et cartes mentales. Thèse nouveau régime réalisée sous la direction de Jean-Marc OFFNER et soutenue le 12 juin 1998. Doctorat de l'Ecole Nation des Ponts et Chaussées Laboratoire Techniques, Territoires et Société

¹³ Collin Rowe, Collage city. Infolio, 2002 (Edition originale 1978)

II - Contrastes et franges : entre cristallisation et reconfiguration

Ces espaces homogènes - maison, îlots, quartiers, ville - sont délimités et séparés les uns des autres par des espaces de franges, dont la nature, la forme et l'épaisseur peuvent être très variables. La notion de frange, héritée d'une métaphore textile, souligne qu'il y a à la fois un effet de couture et que les tissus sont en même temps révélés dans leurs différences. Catalyseurs d'un effet de clôture voire d'enclavement, ces espaces de franges peuvent être regardés comme des négatifs de la ville, des espaces servants, des espaces résiduels, des éléments d'extériorité. Mais, le plus souvent, cet espace de frange ne se résume pas à un interstice, à un espace « vide » séparant deux « pleins ». Marqués au contraire par une certaine épaisseur (spatiale et sociale), ils sont davantage des espaces d'interface, à saisir selon un gradient (de la coupure à la porosité totale). Zones de contacts et d'échanges, ils peuvent être lus comme des transitions poreuses, des sortes d'entre-ville. Ils sont souvent constitutifs d'une structure fluide et continue de la ville.



Premières typologies d'interfaces pour les quartiers de Taito et Sumida

Ces espaces de frange doivent être compris à l'aune du contexte urbain tokyoïte. Contrairement à la pensée occidentale qui a tendance à mettre en avant une grille de lecture hiérarchisée en termes de centres et de périphéries, il semble que les philosophies japonaises fassent davantage de place au concept de transition, perçu dans sa double dimension spatiale et temporelle (Berque, 1982). Le concept esthétique de *Ma* exprime cette valorisation de la transition, qui souligne l'intérêt du chemin, du voyage, au détriment des points de départ et d'arrivée. Il s'agira de comprendre si cette valorisation s'applique également à l'art de faire la ville.

1. Les franges urbaines : une réalité multiple pour des effets différenciés

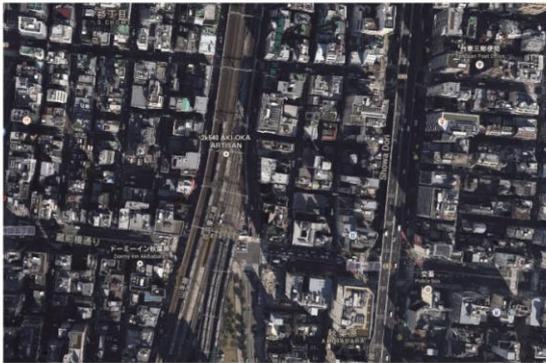
La nature de ces espaces de franges peut varier considérablement, et avoir des effets très différents sur la structure urbaine. Il peut s'agir par exemple d'éléments « naturels » (le plus souvent très anthropisés) : aspérités, ruisseaux (très largement comblés, mais dont la structure est parfois encore perceptible - NDBP : Emission France Culture) ou encore parcs (notamment celui du Ueno) produisent des effets de contrastes (voire de seuils ou de rupture) plus ou moins marqués entre les espaces urbains alentours.

De la même manière les infrastructures de transport (les gares), comme celle appartenant à la Yamanote) ont un impact important sur la structure, mais également sur la lecture de l'espace urbain puisqu'elles fonctionnent comme des portes d'entrée, des foyers de rayonnement.

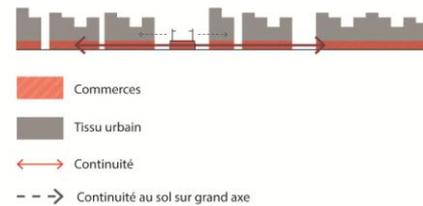
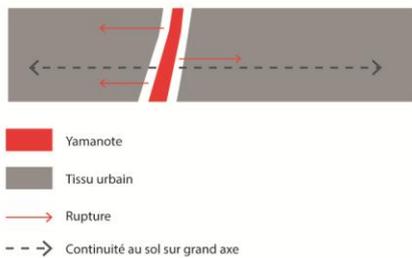
Enfin, les espaces de franges les plus visibles s'incarnent le plus souvent dans les réseaux viaires et ferrés. Structurés - et structurants - à des échelles très variables, ils produisent des effets très différents en termes de paysages, de pratiques et de rupture. Les autoroutes urbaines, ces « highways, par trois étages de béton, qui enjambent la ville-mosaïque, cuisses écartelées à la manière des héros kabuki écrasant tout sur leur passage » (Felix Guattari, 2003), comme celle de Taito, semblent sur une vue en plan induire un effet de coupure brutale, liée à une déconnexion d'échelle (infrastructure métropolitaine versus quartier mosaïque). Pourtant, du fait de leur nature aérienne, elles sont le plus souvent aménagées (particulièrement pour des usages commerciaux), ce qui nuance - voire potentiellement annule - la brutalité de l'effet de frange a priori. Cela rappelle également que les espaces de frange doivent être saisis dans une approche verticale, comme l'héritage d'une stratification sur le temps long.

Extrait urbain situé au Nord de la gare d'Ueno

Vue aérienne



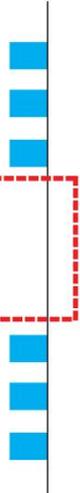
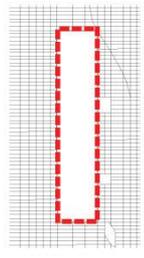
Vue depuis le dessous de la Yamanote



Outre ces équipements d'échelle métropolitaine, les structures viaries se composent également d'un réseau plus local, du boulevard à la venelle. A ce titre, les réseaux d'échelle locale (à partir de la rue) ne sont le plus souvent pas pourvus de trottoirs (ils sont remplacés par une marque au sol), ce qui souligne la complexité de l'effet de frontière entre voiture et piéton, mais aussi peut-être entre espaces de circulation et espaces domestiques. Cela semble attesté par le fait que les ruelles sont d'importants espaces de sociabilité (lieux de mouvement, de flux, de rencontres et d'échanges). Or, il semble que dans l'espace japonais cette dynamique du mouvement, du flux soit bien davantage valorisée que la pérennité et la monumentalité.



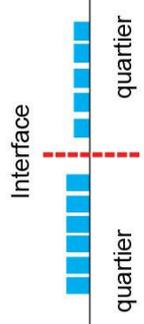
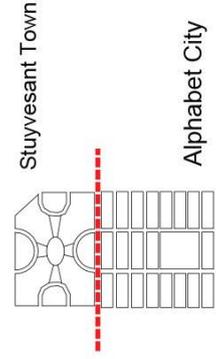
NEW YORK



VILLE

Quartiers / infrastructure / équipements

Centre park



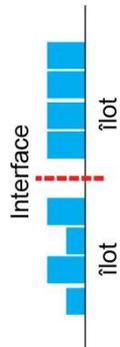
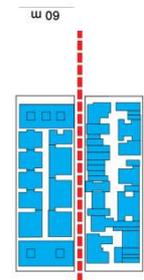
QUARTIER

Interface

quartier

quartier

Quartiers / quartier



ILOT / RUE

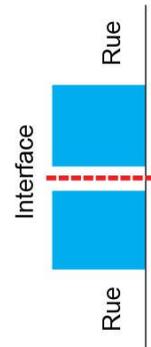
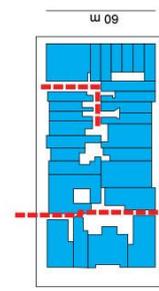
Interface

îlot

îlot

Ilot / ilot

Blocs (New York)



ILOT

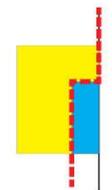
Interface

Rue

Rue

Batiment / batiment

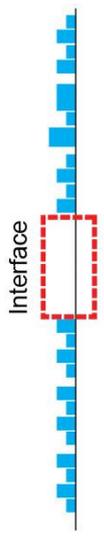
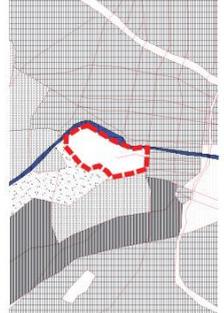
Blocs (New York)



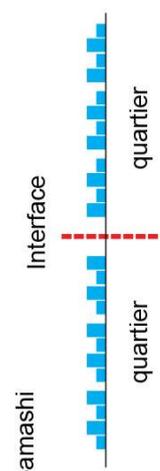
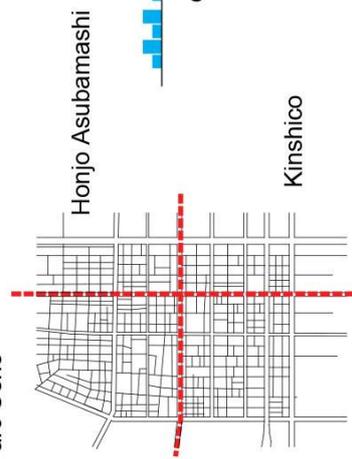
BATIMENT

Fontion / fonction

TOKYO



Parc Ueno



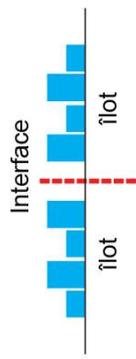
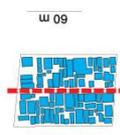
Honjo Asubamashi

Interface

quartier

quartier

Kinshico

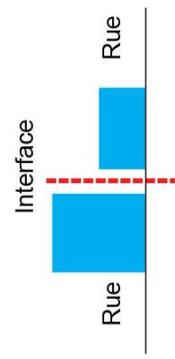
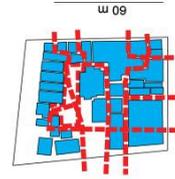


Interface

îlot

îlot

Ilot (Tokyo quartier Sumida)



Interface

Rue

Rue

Ilot (Tokyo quartier Sumida)



2. Des franges immatérielles ?

A ces franges observées, physiques, se superposent des franges davantage projetées, d'ordre immatériel. C'est potentiellement le cas des franges sociales et sociétales. Si les premières sont très souvent corrélées à des réalités économiques (leur homogénéité joue peut-être un rôle dans la vigueur des liens de solidarité intra-îlots), les secondes peuvent répondre à des dynamiques plus complexes. Les lectures en termes de génération, de genre ou d'identités sexuelles (notamment les espaces de sociabilité homosexuelle, parfois producteurs de territoires propres) permettront peut-être d'identifier des espaces d'attraction ou de répulsion, des centres et des franges, qui ne recoupent pas celles identifiées jusqu'alors.

Ces espaces de franges peuvent d'ailleurs être corrélés à des franges chronotopiques. Ces dernières, liées aux multiples rythmes de la plus grande mégapole du monde, peuvent également contribuer à redéfinir des espaces de centralité. Les oppositions matin/soir, voire plus largement jour/nuit sont potentiellement pertinentes pour faire émerger des lieux marqués par une activité économique (en Ile-de-France, le quartier de La Défense incarne l'archétype de cette dichotomie), touristique (ce qui semble être le cas de nos quartiers d'étude) ou nocturnes, alors que Tokyo semble être une ville à l'intense vie festive (le quartier de Gemmayze à Beyrouth fournit un intéressant exemple d'un espace vide le jour, et haut lieu de la fête beyrouthine la nuit venue). Au-delà des phénomènes festifs, d'autres espaces peuvent alterner phénomènes de centralité-attraction à certains moments (le parc du Ueno le jour), et de frange-répulsion (la nuit tombée l'endroit devient dangereux). L'utilisation du concept de paysage sonore pourrait être intéressant pour comprendre les logiques qui régissent ces espaces.

3. Quelles sont les dynamiques à l'œuvre ?

L'intrusion de l'immatérialité dans les espaces de franges souligne par ailleurs le caractère potentiellement mobile de ces espaces. Parce qu'ils circonscrivent des quartiers qui évoluent, ces espaces sont potentiellement traversés de multiples dynamiques - pression foncière ou immobilière, attraction, répulsion, etc. - qui peuvent faire varier l'épaisseur (voire la nature) des espaces de franges (même si certaines configurations semblent moins perméables aux changements). Pour saisir ces dynamiques différentes approches sont possibles : observer l'évolution des loyers, la variation de la pression foncière et/ou immobilière, ou un éventuel phénomène de gentrification (comme dans la métropole parisienne par exemple). L'évolution - ou la pérennité - de la structure du vote peut également être un indice intéressant, du moins s'il est possible de rattacher le vote pour certains partis à un imaginaire archétypale qui lui est lié (on songe aux analyses d'Emmanuel Todd et d'Hervé Le Bras dans *Le mystère français* qui expliquent l'évolution du vote à gauche dans les métropoles françaises avant tout par le facteur sociologique).

Ces dimensions devraient nous permettre de comprendre les évolutions contemporaines dont ces espaces de franges sont les supports : multiples, elles touchent différemment les quartiers concernés. Il semble par exemple que Tokyo soit actuellement le théâtre de nombreux chantiers de tours, qui conduisent à un renchérissement du foncier

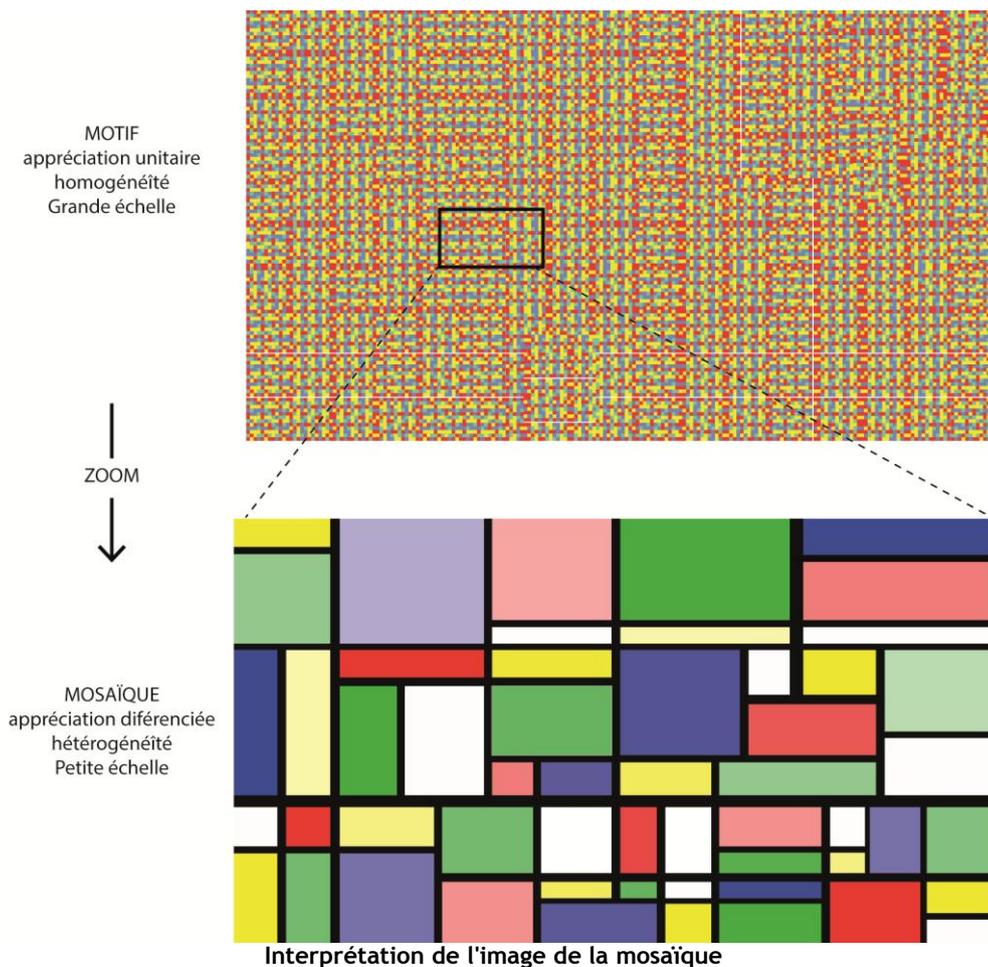
et à une dynamique de gentrification (comme dans le périmètre autour de la Tokyo Skytree). Les franges sont impactées par les multiples dynamiques intra-quartiers, ou intra-îlots. Il s'agira de comprendre dans quelle mesure elles peuvent être supports de projets.

III Tokyo : ville mosaïque ?

Les espaces urbains s'organisent donc en de multiples entités à différentes échelles et aux logiques socio-spatiales propres. Maisons, îlots, quartiers, ces entités se caractérisent par leur relative introversion qui se traduit par des délimitations physiques ou mentales, visibles ou imperceptibles. Au carrefour de ces espaces singuliers, à leurs interfaces, s'étirent des franges qui les séparent et les relient tout à la fois. La composition des différentes entités et de leurs franges produit un système urbain dont l'image nous fait songer à la métaphore de la mosaïque.

1. Pertinence et limites de l'image de mosaïque

La mosaïque est un art décoratif qui consiste en l'assemblage de nombreuses petites pièces, de couleurs ou de motifs différents, retenues par un ciment et dont la combinaison figure un dessin, qui lui-même n'est intelligible que pour l'observateur extérieur.



Aussi, si nous transposons la métaphore de mosaïque à la structure de la ville japonaise, nous pouvons inférer que les pièces de la mosaïque sont constituées des nombreuses entités à l'identité plus ou moins marquée, cimentées par leurs franges. La composition de ces entités produit *in fine* un système urbain complexe, structuré par de multiples tensions d'introversions et d'interdépendance. Les franges, ne sont ici ni des "vides" ni des "riens" mais constituent l'enduit qui lie les différentes pièces urbaines et permet au tout de faire ville.

Si la métaphore de la mosaïque s'avère séduisante pour représenter la complexité des relations entre les différentes entités urbaines constitutives d'un système, elle ne permet pas d'embrasser la totale complexité de la fabrique urbaine dans le contexte japonais. En effet, la mosaïque urbaine implique la nécessité d'une fonction d'assemblage, d'un art de la composition qui suppose une action positive. Or, l'étude des mécanismes de production urbaine révèle que la figure "d'assembler", traditionnellement dévolue à la puissance publique en France n'existe pas avec autant de force au Japon. La planification urbaine, et ses outils réglementaires et financiers, laisse une place prépondérante à l'initiative privée (Bourdier, 1991). Or, celle-ci s'organise au gré des opportunités foncières dans une tension concurrentielle exacerbée par l'oligopole des acteurs urbains privés. Dès lors, on peut douter de la capacité pour ces acteurs de "saisir" la grande échelle, d'appréhender les logiques d'ensemble et de remplir le rôle "d'assembler" de la mosaïque urbaine.

Par ailleurs, la métaphore de la mosaïque urbaine ne permet pas d'appréhender le caractère dynamique de l'évolution urbaine car elle renvoie à une image figée, alors que la ville japonaise se renouvelle sans cesse et que ses entités se reconfigurent. Pour François Ascher (1995), "une métropole comme une ville n'est ni une addition de villages, ni une mosaïque de quartiers. Elle est système et doit être pensée comme articulation dynamique entre le tout et les parties." Ainsi, la ville n'existe pas à la manière d'une oeuvre faite pour un spectateur qui la saisirait du dehors (Lynch, 1960). Elle est le produit d'un système d'interactions multiples et complexes, en permanente évolution, que la métaphore ne peut plus illustrer.

Enfin, l'image de la mosaïque ne permet pas de saisir pleinement l'épaisseur historique de la structure urbaine. Celle-ci est le résultat de processus de stratification, dont les traces successives sont autant d'éléments généalogiques. Ainsi, en sus de la structuration horizontale de ses différentes entités, l'appréhension de l'image de la ville ne peut s'affranchir de la dimension verticale du fait urbain, des différentes strates qui lui donnent corps.

2. Un cadavre exquis ?

Si l'image de la mosaïque ne permet pas de figurer toute la complexité et la profondeur historique de la ville japonaise, la métaphore du cadavre exquis est-elle plus pertinente ? Ce jeu surréaliste consiste en la production d'un texte ou d'une image à l'aide de fragments proposés successivement par les joueurs, chacun devant continuer la figure précédente sans pouvoir s'affranchir des fondations préalablement posées. Si la règle implique l'ordre, la rationalité et limite l'action, elle permet à l'intérieur de ces cadres une totale liberté d'expression, règne du hasard et de l'irrationalité.

Ainsi, la métaphore du cadavre exquis permet de mettre l'accent sur le processus de l'évolution urbaine plus que sur son résultat, la mosaïque d'entités déterminées. Les structures socio-spatiales sont en perpétuelle reconfiguration, leurs franges s'effacent et s'épaississent. Le défaut d'action publique planificatrice ouvre une grande liberté d'action aux acteurs privés qui peuvent jouer de leur créativité architecturale, programmatique, économique.

Dès lors, une limite de la métaphore se dessine dans l'idée que la fabrique urbaine au Japon semble pouvoir s'affranchir en totalité des strates et logiques successives qui marquent le territoire. L'acteur privé pourra méconnaître le contexte socio-spatial et ainsi briser la logique linéaire qu'implique la métaphore du cadavre exquis.

Ni mosaïque, ni cadavre exquis, le territoire tokyoïte ne nous semble pas a priori correspondre à un schéma heuristique européen. Il est le terreau sur lequel naissent et se transforment des entités, dont les identités se reconfigurent à mesure que leurs fonctions urbaines évoluent. A l'interface des entités urbaines, les franges organisent les contrastes et peuvent être supports d'urbanité.

Saisir la complexité du fait urbain suppose de s'interroger à la fois sur la forme physique de la ville et sur les dynamiques socio-économiques qui la parcourent. L'effet de ces dernières soulève une série de question : préserver ces quartiers au risque de figer une ville marquée par l'impermanence ? Laisser ces dynamiques agir sans entrave au risque de détruire à jamais des éléments constitutifs d'une certaine idée de Tokyo ?

Ces interrogations prennent une acuité particulière dans ce jeu de relations complexe entre les contrastes et franges. C'est là qu'émergent nombre de problématiques urbaines qu'émergent qui structurent aujourd'hui l'espace tokyoïte. Entre homogénéisation et différenciation, entre renforcement et dilution, entre attraction et répulsion ; c'est dans ce jeu subtil que se joue le, ou plutôt les identités de la mégalopole.

Bibliographie

- François ASCHER, *Metapolis ou l'avenir des villes*, Odile Jacob, 1995
- Roland BARTHES, *L'empire des signes*, Points, 2007 (1ère édition 1970)
- Augustin BERQUE, *Vivre l'espace au Japon*, PUF, 1982
- Marc BOURDIER, "Un modèle urbain nommé Tokyo", *Architecture and Comportement*, Vol. 7, no. 4, p. 375-382, 1991
- Nicolas BOUVIER, *Chroniques Japonaises*, Editions Payot, 2001.
- Felix GUATTARI, "Tokyo l'orgueilleuse", in *Multitudes*, Mars 2003 (n° 13)
- Hervé LE BRAS et Emmanuel TODD, *Le Mystère français*, Seuil, La République des idées, 2013.
- Kevin LYNCH, *L'image de la cité*, Dunod, 1968 (Edition originale : 1960)
- Christophe NOYEZ, *L'utilisation de concept traditionnel dans l'architecture japonaise contemporaine*, Ecole d'architecture de Toulouse, 2004
- Valérie POUBLAN-ATTAS. L'espace urbain déformé : transports collectifs et cartes mentales. Thèse nouveau régime réalisée sous la direction de Jean-Marc OFFNER et soutenue le 12 juin 1998. Doctorat de l'Ecole Nation des Ponts et Chaussées Laboratoire Techniques, Territoires et Société
- Collin ROWE, *Collage city*, Infolio, 2002 (Edition originale 1978)
- Pierre SANSOT, *La poétique de la ville*. Petite bibliothèque Payot, 2004

- TOKYO ESCALE 1 ET 2, in *Ville-Mondes*, France Culture, Mars 2003